

Leur visage est un paysage.

**Gengis**, le front haut comme les montagnes d'Anatolie, cheminées volcaniques, assoupies, sauvages et accueillantes.

**Gilles**, visage grêlé comme les dunes du Sud-ouest, libre et indépendant, d'une férocité cachée par une bienveillance apparente comme la rencontre fusionnelle et brutale de la mer et des rochers dont naît le sable rugueux et doux à la fois.

**Serge** d'une beauté envoûtante et d'une simplicité désarmante comme la précieuse forêt primaire d'Afrique où tu es né.

**Corinne**, petit ruisseau fougueux, mystérieux et attachant, coulant au pied de la fontaine de Barenton. As-tu aussi le pouvoir de conserver ma jeunesse ?

**Yves**, malicieux et gai comme le rayon qui illumine parfois entre deux averses les villages de pierre sombre, aux fenêtres étroites de Bretagne.

**Jean-Pierre**, profond et généreux mais également abrupt et dur comme tes montagnes chéries offrant une nature si changeante d'une saison à l'autre, belle, rebelle et dangereuse à la fois.

**Karim**, rond, souriant et puissant comme un oasis inespéré en plein désert.

Claire Bonnic

## Leur visage est un paysage

**MARIE-CLAUDE** est légère et fugace,  
Elle est un lieu aux reliefs abrupts, pourtant pas de grosses aspérités, les contours sont doux.  
Pour les parcourir, j'ai besoin de prendre tout mon souffle,  
Il me faut du courage, de la ténacité,  
Cependant, je peux y trouver du repos, m'y arrêter pour contempler le paysage

**SYVAINE** a des coins, des recoins à explorer.  
Dès que je me décide à me poser, je fais des tas de découvertes.  
Ici l'endroit est calme, me rassure, me repose.  
Là oh là ! C'est autre chose,  
Le chaos est un peu effrayant, je dois me tenir aux murs pour ne pas tomber,  
Alors, je me déplace de quelques pas pour retrouver un terrain stable

**REMI** est plus difficile à explorer.  
J'aime aller me perdre-dans le labyrinthe de sa campagne.  
Puis d'un coup, sans savoir comment, je me sens propulsée vers de petits monts pareils à ceux que je peux découvrir dans mes balades.  
Oui c'est la campagne, mais elle est parsemée ça et là de collines.  
Sur l'une de ces dernières, j'aime m'asseoir, me remplir les yeux de la beauté qui irradie tout alentours

**EDITH** Sable mouvant, tout doux tout doux, sinon je risque de m'enliser.  
Les reliefs sont de petits chemins que j'aime emprunter...  
**ATTENTION DANGER !** Où vont-ils aboutir ?  
Je n'aurai pas la joie de te découvrir.

Josette Jourdan

## **Leur visage est un paysage.**

Prénom, visage, je les vois mais ne peux les nommer, pourquoi, ils sont si nombreux et je ne les connais pas.

Je reste là, écœurée non pas insensible mais démunie devant toutes ces souffrances quotidiennes.

Ces images d'enfants arrachés à leur mère, maltraités,

Des mères aux pieds nus, ensanglantées, pleurent leur enfant disparu, dans ces gravats de ruines, ce désert de pierres, elles espèrent, elles écoutent un murmure, une voix mais le silence s'est installé :

La ville n'existe plus.

De l'autre côté, sur une étendue de sable blanc et de terre sèche, aride, pas de pluie, pas d'eau, pas de nourriture,

Une mère a la peau durcie par le vent, s'approche d'un petit, son châle effilé dévoile son sein nu, elle offre ce sein tari, cuit de soleil, elle tente de le calmer mais peut-elle encore assouvir la soif de l'enfant ?

Dans la fournaise, les mouches volent, survolent ces corps décharnés, tourbillonnent et se posent, s'acharnent sur ces corps meurtris, des corps d'os. Tout autour, des cris furtifs, des lamentations percent le bourdonnement des mouches, des regards vagues, yeux sans larmes, sur ce sable chaud la chaleur les accable, les affame, les assoiffé : rien à manger, rien à boire :

Le désert.

Et là-bas sur les mers, des cargos, des bateaux où sont entassés des hommes, des femmes, des enfants, non, ce ne sont pas des esclaves enchaînés, ce ne sont pas des forçats qui rament et rament jusqu'à épuisement, ce sont des êtres humains, proches de nous qui fuient la guerre, la violence, la famine, la mort. Alors, ils osent traverser les mers, en embarcation de misère où dans des bateaux voués au naufrage.

Ils s'accrochent, devant cette grande étendue bleue calme puis houleuse à un espoir, trouver un peu de sérénité, un brin de bonheur mais le voyage parfois est sans retour, sans escale.

Certains ne verront jamais le vol des mouettes annonçant la terre,  
D'autres seront sauvés et rencontreront la plaine, les forêts, les champs  
de blés d'or :  
La terre.

Et que découvriront-ils à la fin de ce long voyage ?

Non pas la guerre, non pas la famine, non pas la sécheresse mais  
l'abandon et l'indifférence,

Alors est-ce cela la Liberté ?

Qui sommes-nous pour rester sourds et muets ?

Ne nous souvenons-nous pas de l'HISTOIRE ?

Martine Tillard

**Peut-être un jour !**

Isolde ne s'isole, il fait un soleil radieux, elle sort !

Même ce froid glacial ne l'atteint pas. Elle aime se baigner dans cette ambiance de fête, les montagnes avec ses grandes vallées l'interpellent. De là-haut, nous dominons le monde, pense t'elle, amusée.

Quant à son cousin Germain lui a plutôt le pied marin, il préfère voguer seul, c'est un solitaire !

Peut-être qu'il rencontrera Rose au détour d'une escale ?

Rose, est une jeune femme au teint pâle vivant sur la côte. Là, dans les dunes, le soir venant, elle prend place dans le sable encore tiède, elle regarde, elle attend la venue du marin qui prendra son cœur.

Ce pauvre Marin qui est bien en peine, il n'en a que le nom, il vit dans la grisaille de Paname ! A ses heures perdues, il pense à la mer, ses yeux en ont la couleur. Le mois prochain, il quittera sa grisaille pour aller chez son cousin Germain, qui lui n'en a pas le nom, peut-être pas la couleur des yeux mais a le pied marin.

Il rencontrera peut-être la cousine germaine de son cousin Germain ? Ou peut-être verront-ils Rose qui attend dans son sable pâle ?

Quant à Isolde, elle a plus de chance de croiser ses deux cousins, vu qu'elle ne s'isole.

Pernelle

## Ecrire au Musée

Un chemin détourné  
Je prends à dia ou à hue  
J'escamote le raccourci  
Trois pas devant  
Une tapisserie non pas  
Un tableau non pas  
Une sculpture non pas  
Des sillons creux, craquelés, arides révèlent une faim d'eau  
Mon regard fixé, bloqué sur cette partie un centième du tout  
Voilà je n'ai vu que cela  
La partie d'un visage ridé au-dessus des sourcils  
Me voilà dérangée dans mon habitude d'écriture mensuelle  
Entrer dans une description je n'en ai pas envie  
La porte de la liberté ne s'ouvre pas aujourd'hui  
J'ai mes humeurs  
J'en prends le droit  
A dia ou à hue

Christine Lefort  
Atelier du 1er octobre 2016